

## Discours prononcé le 7 octobre 1928 au pèlerinage de Médan

**Gaston Chéreau**

Il faut que le génie de nos grands hommes soit bien robuste et bien armé pour résister aux coups que nous lui portons durant la vie de ceux dont il hante le cerveau et le cœur, et qui ont été, sont et seront toujours les nobles parmi les plus nobles de la race humaine.

Il faut aussi que notre inconséquence soit bien grande pour que, malgré les leçons que nous donne le passé, nous persistions à retarder la croissance des plantes les plus belles de notre beau jardin – quand nous ne tentons pas de les abattre ! Comme si, plus tard elles ne devaient pas être notre fierté, comme si, plus tard elles ne devaient pas être – mieux que nos modèles – notre réconfort pour notre propre tâche ! Nous les compterons dans les rangs de celles qui bordent harmonieusement notre route, qui distraient notre fatigue, qui nous arrêtent dans notre marche pour nous indiquer de quoi est faite la magie de leurs fleurs merveilleuses, et qui nous dirigent, sans que nous percevions leurs conseils insidieux, vers l'extrémité lointaine où la voie se perd dans le désert, là où nous devons à notre tour, ouvriers modestes ou orgueilleux, timides ou hardis, remuer le sol, faire éclater les rocs, tracer les fossés, poursuivre enfin l'œuvre des aînés pour que des hommes nouveaux reposent leurs regards sur des pays neufs.

Et pourtant, comme si nous n'étions pas les artisans qui devront forger les anneaux de cette longue chaîne dont les premiers maillons remontent si loin vers la naissance de l'humanité, nous nous ingénions à empoisonner de doute l'esprit de ses créateurs ! Ah ! Qu'ils verraient bien sans nous les dangers qu'ils courent à dépouiller de leur gangue les richesses qu'ils découvrent !... Mais nous n'avons même pas pitié de leurs mains ensanglantées !... Mieux, avouons-le : nos sympathies, trop souvent, vont à ceux qui ne se donnent pas tant de peine, et qui ont jugé plus commode d'éplucher le fruit franc tombé de l'arbre d'un aîné !

Et tandis que nous criions à l'injustice pour ceux que le passé recouvre sans raison de son suaire, nous continuons d'être injustes envers ceux du présent, nos compagnons que nous méconnaissions, jusqu'à ce que, rappelés à l'ordre par quelqu'un de plus courageux ou par des événements, dont le plus actif est encore la mort prématurée, nous déplorions notre erreur et nous tentions d'en corriger les effets.

Pourtant, comme nous admirons bien quand nous admirons ! Et comme nous nous sentons meilleurs d'admirer ! Notre cœur se livre, notre poitrine se gonfle, une sorte de jeunesse nous baigne... Pourquoi donc alors faisons-nous payer à ceux que nous vénérerons par la suite ce stupide tribut de la gloire que presque tous les grands hommes acquittent sans discuter, mais qui les courbe ?

Heureusement, le temps est notre maître, et il fait souvent bien les choses. S'il nous apparaît redoutable, c'est que nous savons bien que nous ne pouvons rien sur la sévère épreuve à laquelle il soumet les œuvres des hommes.

Celles qu'il retient dans le secret de son filtre sont-elles celles auxquelles nous pensions pour un destin moins éphémère ou pour l'immortalité ? Aussitôt nous révisons notre opinion et nous finissons par nous convaincre que notre maître n'avait pas tort.

Mais les œuvres qu'il nous rend, décantées, limpides, quelle lumière elles portent en elles ! Nous voyons toujours leurs faiblesses, seulement ces faiblesses ne nous cachent plus les beautés qui les entourent ; et, enfin, nous distinguons clairement ce que nous n'avions fait que pressentir, nous découvrons la ligne générale qui a dirigé l'effort, celle que l'auteur a décidé de suivre ou bien qu'il a suivie inconsciemment, portée par son génie qui, dans certains

cas, et sans être abîmé par l'étiquette, peut être nommé conscience, probité, bonté, justice. L'heure sonne, enfin, où l'œuvre apparaît plus puissante et plus sereine...

Cette heure a déjà sonné pour Emile Zola, et voilà qu'elle se répète annuellement tandis que la longue lignée de ses créatures romanesques chemine par le monde.

Il est réconfortant de voir que celui dont le seul nom déchaînait l'enthousiasme, l'injure ou la discorde, et faisait naître deux fanatismes opposés, groupe ici tant d'amitiés qui se sont reconnues sous la lumière qui éclaire une victoire et un combat : la victoire d'une œuvre de vérité et le combat qu'a livré l'homme épris de justice sans égard pour les plus élémentaires précautions bourgeoises.

Il est réconfortant de voir qu'on rend avec fidélité les honneurs qu'a mérités l'homme qui a été si fidèle à son idéal et dont l'existence est la fidèle image de son œuvre.

Je me plais à croire que, malgré les tempêtes qui battaient les murs de ce havre où s'est accomplie une si grande partie de sa tâche, l'ouvrier entêté et magnifique a été heureux. Mais s'est-il abandonné aux mauvais conseils de l'amertume et de la déception, ou bien a-t-il aperçu, à travers le brouillard qui suit toujours nos grandes agitations, l'étoile qui était la sienne et qui brille aujourd'hui ?

Qui peut le savoir ? L'homme était trop courageux, et son courage était trop silencieux pour qu'il se tolérât la faiblesse de découvrir à ceux qu'il aimait le fond de sa pensée s'il y sentait un goût d'amertume.

Les martyrs finissent toujours par avoir raison, mais a-t-on pensé que la plus exécrable torture qu'on pourrait leur infliger serait de les convaincre que leurs souffrances sont inutiles ?... Je ne veux pas croire qu'on a pu faire entrer dans l'esprit d'Emile Zola que son œuvre et que son acte étaient inutiles.

Maintenant, réunis et fondus, l'œuvre et l'acte continuent de suivre la voie où il les a engagés ; mais, désormais, ils la suivent avec eurythmie, comme nous nous plaisons à imaginer que se promènent les grandes ombres dans les espaces que nous ne voyons pas.

Je ne tenterai pas ici l'analyse de l'œuvre d'Emile Zola ; d'autres plus qualifiés que moi l'ont réussie plusieurs fois.

Et je ne puis guère parler de l'homme : je ne l'ai pas approché, je ne l'ai pas connu, je ne l'ai vu qu'une fois, un soir, devant une boutique de librairie, dans la partie du boulevard qui a été détruite récemment. Il marchait, le dos un peu voûté, le masque levé, sans entendre qu'on chuchotait son nom, derrière lui ; il s'arrêta devant l'éventaire et, sans les toucher, comme avec respect, regarda les livres. A ce moment, un voyou qu'il l'avait reconnu, lui mit sous le nez une série de cartes postales ignobles dont le grand homme faisait les frais. Son regard s'abaissa sur le paquet d'ordures, glissa jusqu'au visage du drôle. Mais une bousculade se produisit, le garnement disparut, et quelqu'un – un vieillard – s'approchant de Zola, lui dit en levant son chapeau : « Nous vous demandons pardon, monsieur ! » Zola sourit-il ? Ce qui se passa sur son visage triste fut si fugace que je ne saurais le dire, mais son regard était bon et pur ; ce regard, je ne l'ai jamais oublié.

C'est lui qui, depuis, a donné pour moi une signification plus forte à certains passages de l'œuvre du Maître dont la présence est si tenace en cet endroit. Et c'est lui qui, pour moi, rend si éclatants les enseignements de la bonté qu'il a répandus dans son œuvre et qu'il affirmait dans le discours qu'il prononça en 1893 au banquet de l'Association générale des Etudiants :

« Un homme qui travaille est toujours bon, a-t-il dit. Aussi suis-je convaincu que l'unique foi qui peut nous sauver est de croire à l'efficacité de l'effort accompli. Certes, il est

beau de rêver d'éternité. Mais il suffit à l'honnête homme d'avoir passé, en faisant son œuvre. »

C'est parce qu'il était foncièrement bon qu'il lançait cette affirmation. Hélas ! Il ne faut pas avoir tant d'illusion ! L'homme qui travaille n'est pas toujours bon, tandis qu'il est plus vrai que l'homme qui nourrit en lui la bonté devient meilleur en travaillant. C'est ce qu'Emile Zola a fait jusqu'au sacrifice de la quiétude de son cœur, de son esprit et de son foyer, selon le programme qu'il s'était strictement tracé et qu'il affirmait sur la tombe d'Edmond de Goncourt, comme s'il pressentait les épreuves futures qui étaient si proches et vers lesquelles il marchait déjà.

Dans l'adieu à son vieux maître et à son vieil ami qu'il prononça, il y a cette phrase qui résume son action prochaine :

« Ah ! La bravoure intellectuelle, dire ce qu'on croit être la vérité, même au prix de la paix de son existence, ne transiger avec aucune convention, aller quand même jusqu'au bout de sa pensée, rien n'est plus rare, rien n'est plus beau, rien n'est plus grand ! »